N° 132
2,50€
Octobre-Décembre
2021

La Page

DU 14E ARRONDISSEMENT

INTERMINABLES CHANTIERS

ÉCOLE AU PRÉSENT-ÉCOLE D'ANTAN
Retrouvailles entre les générations à l'école de la rue d'Alésia. ➤ P.2

© Delphine Creff

PORTE DE VANVES
Le conseil de quartier s'active et la réhabilitation des logements sociaux est en marche. ➤ P.3

AKI KURODA
Rencontre avec un grand peintre japonais du 14e ➤ P.7

© Françoise Salmon

© Frédéric Salmon

Les grues sont apparues puis ont disparu sur le chantier Gaîté (cliché du printemps 2020). Celui-ci s'éternise comme tant d'autres publics ou privés, à Montparnasse, Denfert ou ailleurs. Ces interminables chantiers, parfois bien nécessaires, sont rarement appréciés des riverains.

De la zone à Bobino, Georges Brassens raconte « son » 14e

Comment célébrer le centenaire de la naissance et le 40e anniversaire de la disparition de Georges Brassens, grande figure de l'arrondissement ? Rien d'original ne peut être écrit à son propos aujourd'hui. Alors l'Équip'page a longuement réfléchi, au regard de ce que notre journal avait déjà publié. Nous vous invitons donc à relire dans les archives de *La Page*, sur le site internet, les articles de Juliette Buquet, « Le polisson de Florimont » (n°19, 1993), de Simon Pierzo « Le père de l'Auvergnat » (n°34, 1997), l'entretien avec Pierre Onténiente « Les copains d'alors» (n°43, 1999) et de François Heintz « Pierre Louki, le copain d'abord » (n°54, 2002). Et nous vous offrons aujourd'hui, pour une redécouverte très plaisante, un entretien que Georges Brassens avait accordé à notre ancêtre *Le 14e village* en avril 1979.

C'est à la fois une longue et une très simple histoire : j'ai passé une partie de mon enfance mais aussi toute mon adolescence dans le 14e et j'aime beaucoup le 14e.

Je suis monté à Paris pour la première fois en 1931. Neuf ans j'avais ! Ah ! Le choc que j'ai reçu en venant à Paris ; pour moi, c'était un dépaysement, surtout qu'à l'époque, il y avait d'abord cette espèce de voyage dans un chemin de fer qui n'en finissait plus. C'était la première fois que je montais dans un train – enfin, on était déjà allé à Montpellier, mais c'était à cinq kilomètres. Il faut vous dire qu'à partir de l'exposition coloniale, je suis venu en vacances chez ma tante tous les étés, une moitié de l'été en tous cas, l'autre partie se passant à Sète. Cette tante habitait au 173 rue d'Alésia, face à la caserne des pompiers. Et elle travaillait dans une épicerie en gros, rue Castagnary, le long des voies de chemin de fer. Je passais beaucoup de mes journées à l'épicerie et de temps en temps, j'allais livrer dans le quartier, avec ces voitures rectangulaires qui avaient comme une espèce de visière devant pour empêcher que le cocher ne fût trop mouillé. On allait livrer, j'aimais ça.

Petit à petit, voyez, degré par degré, je me suis pris Paris dans la peau

En 1940, j'avais 18 ans, j'avais interrompu mes études ; alors, je suis monté à Paris pour faire des chansons parce que j'avais déjà commis des chansons. J'ai cru, évidemment, que ça allait « se passer » tout de suite. Il fallait quand même trouver une raison pour que ma mère me laisse partir – ma mère était napolitaine et ne plaisantait pas avec la morale qui, en ce temps là, était plus draconienne qu'aujourd'hui, surtout chez les Italiennes et surtout chez ma mère. Il fallait donc un motif : c'est comme ça que je suis entré chez Renault. J'avais le choix entre les bureaux et l'atelier. J'ai préféré l'atelier plutôt que les bureaux où je pensais m'emmerder. D'ailleurs, j'avais pris l'habitude et du goût pour les travaux manuels en travaillant avec mon père à la maçonnerie. J'ai donc été au décolletage, rue de Meudon. Là-dessus, les Allemands sont arrivés et il y a eu le bordel terrible que vous savez (…) Je me suis installé chez ma tante, tantôt chez Jeanne, une amie de ma tante. Je ne vous dirai pas comment je vivais, je ne me rappelle plus, mais très mal, plus ou moins d'expédients…

Quand j'étais chez Jeanne, on vivait dans une espèce de taudis ; à cette époque, ce genre-là n'était pas très bien porté. C'était comme les bacchantes et les cheveux que j'avais très longs dans le cou : on se retournait sur mon passage pour se foutre de ma gueule ; d'ailleurs, je faisais ça par pure provocation : j'étais seul et c'était très mal vu. Et quand mes chansons ont eu du succès et que les gens du métier venaient chez Jeanne, ils faisaient une drôle de gueule de voir ça : il y avait huit chats, trois chiens, un corbeau, une buse, des hamsters, un perroquet ; c'était la reconstitution d'une bicoque de la Zone. J'ai bien connu les Puces – j'avais des amis là – mais pas les fortifications. En 1940, il y avait déjà tous ces HLM qu'on a construits, ces espèces de trucs en brique qui existent encore aujourd'hui. Il y a un endroit, là derrière, où Jean-Pierre Chabrol* m'a appris à conduire. La Zone se situait au bout de la rue de Vanves, qu'on appelle maintenant rue Raymond-Losserand ; sur la gauche, il y avait des maisons, mais sur la droite, il n'y avait rien d'autre que des petites bicoques jusqu'à la Porte de Versailles. ➤ (Suite P.6)

MEP_132_BAT.indd 1 24/10/2021 08:32

DiVa14, la radio active

● Les dix écoles du quartier Didot-Porte-de-Vanves et le collège-lycée François-Villon ont créé la webradio DiVa14.

DiVa14, ce nom rappelle les quartiers Didot et Vanves dans le 14e. Cette webradio est un des deux seuls médias radios que compte Paris. Radio Clype, la pionnière dans le 13e arrondissement, avait tracé la voie dans laquelle s'est engagée DiVa14 l'an dernier. Elle s'est installée en septembre 2020 dans la cité scolaire François-Villon pour organiser et recueillir des enregistrements sonores des établissements et des classes du réseau d'éducation prioritaire (REP) Didot-Vanves. Ce qui rassemble 500 lycéens, 500 collégiens et 3 000 élèves en maternelle et primaire. La conception de DiVa14 a bénéficié des conseils d'experts de Radio-France : les journalistes Léa Le Gall et Gaultier Hochard, ainsi que la réalisatrice Anne Kobylak. Une équipe formée d'Emmanuel Géraud, enseignant détaché, et de trois jeunes en service civique se charge de la coordination de l'ensemble. La supervision était assurée en 2020-2021 par Nicolas Bray, proviseur de la Cité scolaire François-Villon, Aude Briot, inspectrice de l'Éducation nationale 1er degré et Sébastien Blondot, principal adjoint du collège François-Villon.

Six mois plus tard, la structure était opérationnelle. Un studio complet avait été aménagé au collège François-Villon et chaque école disposait d'un enregistreur numérique. Les techniciens du son assuraient le soutien technique et les montages audio.

© Alain Goric'h

Les CE1b de l'école Alain-Fournier étaient parmi les premiers utilisateurs du studio.

Enquêtes, reportages et contes

Dès que les outils ont été disponibles l'enthousiasme a déclenché la production : « Près de 80 émissions ont été finalisées sous formes de podcasts jusqu'à la veille des vacances d'été » rappelle le coordinateur Emmanuel Géraud, « De telle sorte que nous étions opérationnels pour nous engager dans cette rentrée scolaire ».

Les enregistrements sont créés avec les élèves et mis en ligne sur la webradio sous toutes sortes de rubriques : reportages, interviews, lectures de productions, musiques, chants, débats, etc. S'inspirant de l'album *La Coccinelle mal lunée* d'Éric Carle, toutes les écoles maternelles se sont lancées dans l'écriture d'un album collectif : *La Coccinelle bien lunée*. La version audio de cette histoire a été dite par des élèves de chacune des classes participantes. Au collège, la classe Upe2a (Unité pédagogique pour élèves non-francophones) a travaillé sur l'art urbain. L'artiste Marion Chombart de Lauwe a conduit les élèves dans la visite de leur quartier et de ses différentes expressions picturales. Les élèves de CE1 à l'école Maurice-Rouvier ont enquêté sur les diversités culturelles, du Comorien au Malgache, du Wollof au Mandinko (Sénégal, Gambie et Guinée-Bissau), du Serbe au Tamoul et plus encore. Les élèves du Pôle innovant lycéen (PIL) ont choisi de s'intéresser à la question du genre. Ils se sont engagés dans une enquête pour la réalisation d'un documentaire enrichi de plusieurs entretiens avec des femmes de différents milieux professionnels et d'âge variés.

Un projet fédérateur

De nombreuses études révèlent que la radio arrive en tête des médias fréquentés par les adolescents, bien avant la télévision. Sur la base de ce constat, DiVa14 s'est placée comme une plaque tournante du quartier. Elle fédère les énergies de nombreux partenaires tels que la bibliothèque Aimé-Césaire, le conservatoire Darius-Milhaud, les centres socio-culturels Maurice-Nogues et Didot ainsi que les éducateurs de l'Équipe de prévention Didot-Porte-de-Vanves. « L'un de nos objectifs est de valoriser le travail effectué par la jeunesse de notre quartier, pendant le temps scolaire ou en dehors » précise Emmanuel Géraud « Mais au plan éducatif, la radio reste un outil exceptionnel en faveur de l'écriture de textes, et de l'expression orale » : écrire ce que l'on va dire au micro, savoir articuler et faire des pauses entre chaque phrase…

Alain Goric'h

Pour écouter les émissions : https://diva14.scola.ac-paris.fr

© Françoise Cochet

Rendez-vous au P'tit café

Fermé pendant le confinement, le P'tit café avait été créé en 2019 dans l'enceinte du pôle médico-social Notre-Dame de Bon-Secours (*La Page* n°124) pour lutter contre l'isolement des habitants du quartier et permettre des rencontres entre générations. Il comprend un espace cuisine et deux salles d'activités. Il est ouvert à tous pour une pause gourmande ou pour participer à une des animations gratuites qui sont mises en route ce dernier trimestre 2021. Atelier informatique le mardi, aquarelle le mercredi, massage shiatsu le vendredi, atelier mémoire le samedi matin. L'équipe se compose de deux salariés, dont Mickaël, animateur social, jeune recrue responsable du lieu, qui souhaite lui donner un nouvel élan. Bénévoles bienvenus pour la confection des pâtisseries le matin, le service l'après-midi ou pour créer des animations le samedi. Et aussi pour réaliser l'envie de Mickaël de mettre à profit son expérience dans le montage d'un comedy club !

Donc, pour faire partie de l'aventure, téléphonez à Mickaël et pour trouver le P'tit café, suivez le guide ! Au 68, rue des Plantes, il faut franchir les grilles. Le digicode général des différentes structures du site est positionné sur un poteau court, à l'entrée du bâtiment de gauche. Une fois la grille franchie, continuez tout droit. Sur la droite, au pied d'un bâtiment ancien, c'est le bouton avec un pictogramme de clé qui vous ouvrira le passage vers un escalier pour atteindre le premier étage : vous y êtes ! Le lieu manque incontestablement de visibilité, mais nul doute que le bouche à oreille y pourvoira, tant la bonne humeur et l'attention aux autres de Mickaël est engageante.

Françoise Cochet

68, rue des Plantes, Bât D4 (bus 58, arrêt hôpital Notre-Dame de Bon-Secours)
Ouvert du mardi au samedi, de 10h à 12h30 et de 13h30 à 17h30
Consommation : de 0,50 € le café à 1,50 € la pâtisserie
Tél. 01 40 52 43 96 ou cafe@ndbs.org

École au présent/École d'antan

● Un projet original, mené au 12-14 rue d'Alésia, conduit des seniors à l'école pour y retrouver des élèves de CM1.

Delphine C. enseignante, n'a plus à faire sa réputation, les enfants savent que dans sa classe les projets sont variés et agrémentés de visites, mais ces temps de confinement interdisent tous déplacements. Début novembre 2020 les consignes sanitaires sont de rigueur, d'évidence cette année encore elle ne sortira pas avec ses élèves, elle doit se réfugier dans un projet réalisable en distanciel.

Autour d'elle des personnes âgées souffrent de solitude, certaines apprécieraient sans doute de participer à un projet inter-générationnel ! L'idée vient de germer. Pourquoi ne pas contacter le conseil de quartier Montsouris-Dareau avec lequel elle avait organisé, au Fiap, les célébrations de la mort de Nelson Mandela en 2016 (*La Page* n°109) ?

Préliminaires

Françoise Julien-Casanova et Michèle Maron, toutes deux conseillères du quartier, accueillent ce projet avec enthousiasme, elles lancent un appel aux seniors souhaitant correspondre avec des élèves de CM1 (9-10 ans). Les réponses ne se font pas attendre, une trentaine de candidatures, dont 24 (14 femmes, 10 hommes) seront retenues pour participer à l'expérience. Début décembre, un calendrier fixant les dates des échanges est envoyé à chaque participant. Il s'agit de comparer les écoles d'hier et celles d'aujourd'hui.

Les duos élève/senior sont constitués par les enfants après tirage au sort. La première lettre est envoyée depuis l'école vers les correspondants avant les vacances de Noël, les réponses des adultes attendues pour mi-janvier. Trois échanges sont prévus jusqu'en juin pour aboutir à la rencontre finale, si possible « en vrai », avant les vacances d'été.

Au fil du temps

La première lettre écrite par les enfants parvient chez les seniors pour la période de Noël, les destinataires l'attendent avec impatience. Long travail pour la maîtresse qui souhaite pourtant intervenir le moins possible, sauf pour corriger le maximum de fautes d'orthographe… Les objectifs étant définis, les élèves ont toute liberté quant au contenu mais pour beaucoup les idées font défaut, le chemin doit leur être suggéré. Certains n'ont jamais écrit ou envoyé de lettre, peut être n'en ont-ils jamais reçues ? Tous les courriers sont écrits au stylo, revus puis scannés par la maîtresse et expédiés par courriel à chaque correspondant. Le planning est strict, toutes les lettres partent le même jour de l'école, les réponses sont collectées par l'enseignante qui attend d'avoir reçu l'ensemble avant de les distribuer simultanément à chacun des élèves.

Les enfants s'appliquent, les seniors aussi… des photos sont échangées. Une relation assez facile s'établit à partir des questions posées par les jeunes sur les modalités de l'école d'antan : les récréations, la discipline, le port éventuel de l'uniforme, les punitions, les récompenses et … « est-ce qu'on a dû fermer les écoles à cause de la maladie ? ». Petit à petit, la jeune génération aborde des sujets plus personnels sur les goûts, la vie professionnelle, les films préférés…

La rencontre

Bravant toutes les difficultés, Delphine C. parvient au bout du chemin, la rencontre a lieu le 21 juin après-midi. Satisfaction de tous, les acteurs ont tellement rêvé de ce moment. Les enfants répètent toute la matinée, avec « leur » senior, ils devront s'exprimer en public sur cette expérience. Chacun illustre une carte à offrir à son correspondant : un dessin accompagné d'une phrase issue du *Petit Prince*, comme par exemple « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux » (Antoine de Saint-Exupéry). L'heure approche, certains seniors sont bien en avance, ils attendent sur le trottoir et la porte de l'école s'ouvre enfin. Les enfants sont dans la cour, ils ont installé des bancs, chacun, chacune essaie de reconnaître son senior, c'est elle, c'est lui ? Rapidement, tous les binômes sont assis côte à côte, plus ou moins émus les duos s'expriment à tour de rôle sur cet échange intergénérationnel. Les seniors se sont immergés dans le passé, se remémorant alors des souvenirs oubliés, l'un d'entre eux a l'impression de se préparer à devenir grand père, d'autres ont ressenti l'expérience comme une occasion de « se replonger dans leur enfance ». Puis il a fallu se séparer, certains binômes souhaitant poursuivre ont échangé leurs coordonnées.

© Patrick Fravallo

Les écoles d'aujourd'hui sont-elles plus agréables que celles d'antan ? Difficile de conclure après cette expérience, mais ces élèves de CM1 se souviendront longtemps de ce projet plein de fraîcheur au milieu d'une atmosphère de pandémie, et du dynamisme toujours aussi vif de leur enseignante.

Dominique Gentil, Janine Thibault
Tous deux sélectionnés parmi les seniors

● Je m'abonne à *La Page*

❒ pour 4 numéros (1 an) 9 €

❒ pour 8 numéros (2 ans) 16 €

❒ étudiant, chômeur (sur justificatif) : 8 €

❒ Je soutiens *La Page* en m'abonnant à 20 € ou plus (8 numéros).

Chèque à l'ordre de L'Équip'Page. Bulletin à découper ou recopier sur papier libre et à renvoyer par la poste à MVAC 14-22, rue Deparcieux, 75014 Paris.

Nom et Prénom .....

Adresse .....

Email ou téléphone .....

Date .....

MEP_132_BAT.indd 2 24/10/2021 08:33

Didot/Plaisance/Porte de Vanves

Un conseil de quartier qui va vers les habitants

● Le Conseil de quartier Didot/Plaisance/Porte de Vanves impulse une forte dynamique de communication pour se faire connaître des habitants.

« Le premier problème du Conseil de quartier (CdQ) et de tous les conseils de quartier, c'est que peu de personnes en connaissent l'existence », commence Éric, membre du comité d'animation tiré au sort en novembre 2019 et actif depuis l'été 2020. « Nous avons fait un test : avec un conseiller, à la station Didot du tramway, nous avons demandé aux usagers s'ils habitaient le quartier et quand c'était le cas, s'ils connaissaient le CdQ. Sur les 64 habitants, seuls quatre avaient déjà entendu parler du CdQ ». L'enjeu est donc la communication.

Une réunion plénière par mois

La question qui se pose est comment motiver l'habitant avec seulement trois réunions publiques par an. « Si vous n'êtes pas disponible un soir de réunion, vous avez raté un tiers des activités du CdQ pour l'année ». Le comité d'animation a votée en juillet 2020 de passer à une réunion par mois. Cette suggestion aussitôt acceptée a été mise en œuvre. « Les réunions ont lieu chaque troisième mardi du mois ». Pendant l'année 2021, dix réunions se sont déroulées dont neuf en virtuel (confinement oblige). Dans ce dernier cas, la participation a été à peu près la même que celle des réunions physiques : environ 50 personnes. Et pour augmenter la visibilité, les réunions sont disponibles sur la plateforme YouTube avec un index thématique dans la description pour aller au(x) sujet(s) qui intéressent. Sur l'année, il y a eu un doublement de la visibilité du conseil de quartier.

Et pour l'année 2022 avec le retour à la normale des réunions plénières, le CdQ va s'équiper d'un studio mobile grâce à l'association Les Jardins Numériques, en achetant trois caméras et un dispositif qui permet l'interaction avec des personnes en visioconférence. Le premier conseil de quartier physique avec interaction virtuelle devrait avoir lieu le 16 novembre à l'école Pierre-Larousse.

Aller vers les habitants : les boîtes à idées

« Ces boîtes à idées donnent plus de visibilité sur le terrain. Elles doivent servir de moyen d'interpellation du public ». Le choix de les poser chez des commerçants de proximité (et volontaires) c'est parier sur le fait que leurs clients vont demander ce qu'est un CdQ et ainsi commencer à s'intéresser à ses activités. Après un travail de plusieurs mois pour les dessiner, le conseil en a fait fabriquer à la main une centaine par un étudiant en design. « Si cela a mis plusieurs semaines avant qu'elles soient remplies, les gens commencent à les voir et à les utiliser. Nous n'avons jamais promis que toutes les idées seraient reprises mais nous les lisons toutes en réunion plénière dans la limite décent et du légal ». Exemple d'idée : quelqu'un a émis le souhait de mettre de la musique dans la rue. De cette idée, avec les beaux jours de printemps et l'allègement des mesures sanitaires, « on a organisé des apéros en pied d'immeuble avec un peu de musique dans trois endroits : rue Didot, Boulevard Brune et Plaisance ; c'était une autre façon de faire connaître le CdQ ».

18 000 Stop Pub dans le quartier

Pendant l'été 2021, la commission climat du Cdq a distribué 1 200 autocollants Stop Pub. 30 % d'entre eux ont été collés par les habitants sur leur boîte aux lettres. Ce qui est un succès en comparaison de l'impact d'un tract (0,5 % d'impact selon ses dires). Selon les gardiens de certains immeubles, cela aurait un réel effet sur les poubelles jaunes. D'ici la fin de l'année, l'ambition est de faire fabriquer 10 000 Stop Pub selon le dessin conçu par la commission Climat avec logo du CdQ et QR code qui renverra à un formulaire en ligne avec deux questions : souhaitez-vous aider à la distribution des Stop Pub ? Voulez-vous que l'on en dépose dans votre immeuble ? En plus d'éviter le gâchis de papier, l'idée est toujours de mieux communiquer sur le Conseil de quartier, rendre les habitants curieux et leur donner envie de venir aux réunions et de s'impliquer.

Aux 10 000 avec le logo du CdQ vont s'ajouter 8 000 Stop Pub venant de la Ville de Paris. Et l'idéal serait de faire de Didot/Plaisance/Porte-de-Vanves le premier quartier 100 % sans publicité.

La grande inconnue : le renouvellement des Conseils de quartier

Le renouvellement des conseils de quartier pose plusieurs questions : « son organisation ? Vont-ils conserver la même méthode de tirage au sort ? qui va vouloir être candidat ? Qui sera tiré au sort ? » s'interroge Éric. Il espère en avoir fait assez sur le terrain pour attiser la curiosité de nouveaux conseillers et leur donner l'envie d'y participer. « Les conseillers qui votent et qui ne participent pas aux réunions des commissions sont contre-productifs ». Ce n'est pas dans les réunions des conseillers de quartier ou des réunions plénières que le travail se fait. Ce qui l'amène à mettre l'accent sur l'éparpillement des engagements associatifs et/ou politiques de la plupart des conseillers de quartier : en conséquence, ils ne sont pas à fond dans les activités du CdQ.

En ce qui le concerne, même s'il n'est pas tiré au sort en 2022, Éric continuera son implication. « Il n'est pas nécessaire d'être conseiller de quartier pour agir. Aujourd'hui, la commission qui fonctionne le mieux c'est la commission climat et dans le groupe, une seule personne est conseillère », explique-t-il.

Les conseils de quartier sont le fruit des conseillers actifs à un moment. Espérons que les futurs tirés au sort soient dans la même dynamique.

Muriel Rochut

Renouvellement de la Charte et des membres des CdQ

Après une mandature de trois ans, la campagne de renouvellement des conseillères et conseillers de quartier a débuté. Depuis le mois d'octobre et jusqu'à mi-novembre, la mairie du 14e mène une concertation préalable sur différents lieux de vie de l'arrondissement (places, marchés, sorties d'écoles…) au travers d'ateliers ou de balades thématiques pour imaginer et co-construire le fonctionnement des futurs conseils de quartier. La nouvelle charte de la démocratie locale qui découlera de cette concertation sera proposée au conseil d'arrondissement du 30 novembre.

En plus des ateliers et balades, la mairie a mis en ligne un questionnaire de 24 questions pour avoir un regard neuf sur la participation citoyenne et mobiliser de nouvelles volontés (https://le14participe.paris/assemblies/espacecitoyen/f/44/surveys/5#)

M.R.

Stop Pub

En 2004, dans le cadre du premier Plan national de prévention des déchets, le ministère de l'Environnement a créé un dispositif de prévention relatif à la distribution de ces imprimés publicitaires en boîtes aux lettres. Cela s'est matérialisé par un autocollant mis gratuitement à la disposition des particuliers qui souhaitent manifester leur refus de recevoir les publicités non adressées.

© Alain Goric'h

Trois bâtiments sont la cible des projets de réhabilitation, aux numéros 4 à 12, avenue de la Porte de Vanves.

Insalubrité et dialogue de sourds

● L'anxiété plane à la Porte de Vanves depuis que des informations circulent sur un calendrier de relogements et de travaux de réhabilitation.

L'été a connu de multiples bouleversements dans l'îlot des cinq immeubles qui longent l'avenue de la Porte de Vanves. 172 logements sont concernés dans un premier temps. Des tracts distribués dans les boîtes à lettres de près de 500 familles annonçaient les débuts des déménagements pour ce mois de septembre. « Expulsions » disent certains, « évacuations » disent d'autres. L'incertitude est source d'angoisses. Mme Ingrain qui anime l'association des locataires, évoque une vieille amie « Elle s'est suicidée ! » affirme-t-elle, « La pression était trop forte ! ».

Depuis une dizaine d'années, de graves détériorations affectaient certains bâtiments : fuites d'eau, moisissures, ascenseurs défaillants, sanitaires débordants… Un reportage de France 3 s'en était fait l'écho en novembre 2019 : « De l'extérieur, ces immeubles ont l'air bien entretenus », commente le journaliste, « Mais des habitants vivent un cauchemar quotidien : ils regrettent le manque de communication avec le bailleur ». La Régie immobilière de la ville de Paris (Rivp) avait tout d'abord fait la sourde oreille. « Ils préconisent une bonne aération et deux petits coups de pinceau ! » s'offusquait alors Brigitte Ingrain. Elle avait aussitôt multiplié les messages vidéo sur les réseaux sociaux, les rassemblements et les courriers pour alerter les services publics.

Une étude architecturale et une enquête ont finalement été lancées entre 2019 et 2020. Le programme des réhabilitations annonçait un calendrier étalé sur huit années. Il débutait en avril dernier par des diagnostics et des rencontres avec les locataires : 130 familles, selon la Rivp, auraient été consultées. « On a été avertis que par des flyers et des appels téléphoniques », regrette une habitante, « Mais les réponses étaient floues. Ils nous obligeaient à remplir des dossiers pour demander un nouvel appartement, et aucune information sur les conditions de relogement… ». Dialogues de sourds et malentendus empoisonnent l'opération. La colère est donc vite montée au cours de l'été : « Arrêtez vos expulsions ! » lancent certains, « On a besoin de comprendre ! » réclament d'autres, « Vous cassez tout pour le profit ! Vous avez des morts sur la conscience ! » accusent les plus virulents.

La mairie veut réussir

Du côté de la municipalité, on joue la carte du dialogue et de la pédagogie. La maire Carine Petit, accompagnée de son adjointe Agnès Bertrand, ont rencontré les familles pour écouter et expliquer : « Nous sommes résolus à réussir ! Il s'agit de qualité de vie et de réponses aux besoins en logements sociaux », explique Carine Petit, « 241 logements sont concernés par le programme de réhabilitation, 172 autres seront transformés. Ce projet urbain répondra aux enjeux soulevés par les locataires, en matière de confort et de qualité d'usage. Les aménagements impliquent également l'amélioration des espaces extérieurs ». Rappelons que la législation impose aux propriétaires de consacrer 10 % des loyers versés à l'entretien et à la remise à neuf des structures endommagées ou vieillissantes. Une clause qui avait longtemps été négligée par les bailleurs successifs.

La Rivp cherche à rassurer : « Ces projets à venir, nous allons les réaliser pour « un mieux vivre ensemble : plus de commerces, de services, de locaux d'activités et d'espaces verts ». Elle annonce dans un premier temps une période de travaux pour la réhabilitation des salles de bain, des équipements sanitaires et de la plomberie, entre 2023 et 2024. La transformation et la création de nouveaux logements s'étaleront entre 2024 et 2028. Des constructions neuves (résidence pour étudiants, logements sociaux et nouveaux commerces) couvriront la même période.

Reste à lever les confusions qui règnent encore au sujet des déménagements programmés dès ce mois de septembre et l'inquiétude latente concernant le flou sur les retours des familles dans le quartier. « Les dossiers des actuels locataires seront examinés en priorité » affirme la maire du 14e. *La Page* suivra de près les étapes de ce programme

Alain Goric'h

Horizon presse s'est mis à *La Page*

Au n° 159, rue Raymond-Losserand, quelques pas avant l'entrée de l'hôpital Saint-Joseph, se trouve un des derniers commerces de presse du 14e, que Bahia Zamoun tient en alternance avec sa fille Sarra. On y trouve aussi les succès de librairie du moment et de la papeterie. Du plus loin que s'en souvienne cette habitante de Plaisance, cette boutique était dédiée à la presse et aux livres. Au décès de son père, elle décide d'investir l'héritage dans un fonds de commerce. Le dernier employé d'alors l'informe de la mise en vente de la boutique qui lui plaît. En 2016, l'ancienne coiffeuse se reconvertit et change la raison sociale du lieu : « Mille horizons » devient « Horizon presse », c'est plus explicite !

À ce point de son récit, le sourire de Bahia Zamoun s'évanouit. J'en suis surprise, car depuis un an que je viens apporter *La Page* en dépôt, je suis frappée par son accueil. Il suffit de passer quelques minutes dans sa boutique pour constater l'attention qu'elle porte à chacun.

Mais l'envers du métier (*La Page* n°103), c'est le cauchemar de la comptabilité des invendus, la pénibilité de la manutention du papier qui s'ajoutent aux difficultés récurrentes du principal distributeur et à la baisse du lectorat de la presse papier. Localement, le point presse d'une grande enseigne au sein de l'hôpital proche lors de sa rénovation est un concurrent de poids. « Je regrette, dit-elle simplement, le travail est très dur. Et des revues à 7 €, c'est trop cher pour mes clients. » Elle raconte aussi que le passage de la Covid a fait des victimes parmi les habitués. « Il y a eu beaucoup de décès, » dit-elle, des larmes dans la voix. Elle esquisse pourtant un sourire : « Il y a des clients que j'adore, ils sont comme une famille ! ».

Françoise Cochet

© Françoise Cochet

MEP_132_BAT.indd 3 22/10/2021 07:25

Un nouvel élan à la Porte d'Orléans ?

● Des annonces récentes interrogent sur l'ensemble des projets de restructuration de la Porte d'Orléans.

En avril dernier, les habitants du quartier de la porte d'Orléans découvrent par *le Parisien* une initiative de la Ratp. Elle a fait le constat que les dépôts de bus sont remplis la nuit ou bien en début et en fin de journée mais quasiment vides pendant la journée. Elle a donc proposé à Amazon d'y installer durant la journée une plate-forme de proximité de transfert de marchandises. Deux gros camions apportent à 9h30 et à 13h30 les colis destinés à tout l'arrondissement et ces colis sont alors livrés aux clients finals par une vingtaine de triporteurs à assistance électrique. Cet accord qui répond aux besoins de « logistique urbaine » grandissants liés au e-commerce permet ainsi à la Ratp d'optimiser ses locaux. Il est également bénéfique d'un point de vue environnemental puisqu'il évite la multitude de camionnettes du e-commerçant qu'on peut voir dans les autres arrondissements et les autres villes.

En juin, la Ratp, décidemment active, annonce au conseil de quartier qu'elle entreprend la rénovation de la gare routière Reyer. Le site, propriété de la Ville de Paris, mais utilisé au quotidien par la Ratp, était dans un état de délabrement avancé : locaux tagués et détériorés, abris squattés, plafonds qui tombent en morceaux.

À l'été 2020, au sortir de la première vague de coronavirus, la Ville de Paris annonçait mettre en place un « urbanisme tactique », en installant des « coronapistes », pistes cyclables temporaires destinées à être pérennisées dans un second temps.

Et pendant ce temps-là, le département des Hauts de Seine et la mairie de Montrouge poursuivent de leur côté leur projet de réaménagement de la RD920, qui débouche à la porte d'Orléans.

Une vision d'ensemble ?

Des initiatives intéressantes se succèdent ainsi, mais à chaque fois sur un aspect et sous un angle particulier de la porte d'Orléans. Une vision d'ensemble semble manquer.

Pourtant, des études globales ont été entreprises. L'Atelier parisien d'urbanisme a ainsi esquissé les grands enjeux d'un réaménagement lors d'une étude de 2019 présentée en réunions publiques. Il avait d'ailleurs déjà travaillé sur le sujet en 2010, sans doute suite au projet de 2008 de Pierre Castagnou, l'ancien maire du 14e, de faire de la porte d'Orléans une « véritable place à l'échelle de l'agglomération ».

Un élu municipal nous indiquait dans le numéro précédent de *La Page* qu'un groupe d'étudiants français et américains avait été missionné pour réfléchir aux « nouvelles connexions urbaines » à la porte d'Orléans par le C40 Cities Climate Leadership Group (structure rassemblant les grandes villes du monde et visant à lutter contre le dérèglement climatique).

©Nicolas Mansier

La gare routière avant sa destruction.

Au dernier conseil de quartier, un autre élu évoquait un comité de suivi menant une réflexion de long terme (scénario sur dix ans) pour un réaménagement complet du secteur de la Porte d'Orléans, comité rassemblant des élus de Paris et de petite couronne, des acteurs opérationnels et des bureaux d'études.

L'ensemble de ces études n'a cependant pas à ce jour donné lieu à décision ou annonce de plan de réaménagement.

À quels enjeux devra répondre un plan de réaménagement ?

Les enjeux ont été formalisés par plusieurs structures citoyennes et associatives tels que le conseil de quartier ou bien l'association des usagers des transports (AUT), Paris En Selle (association de cyclistes) ou Drapo (association pour le réaménagement de l'axe Denfert-Rochereau/avenue du général-Leclerc/Porte d'Orléans).

Un des axes d'améliorations sera de rendre ce lieu d'échanges et de transit plus agréable pour tous.

Aujourd'hui, les piétons considèrent que la traversée de la Porte est inhospitalière. Les cyclistes pour qui on a aménagé des pistes préfèrent massivement passer par l'avenue de la porte de Montrouge et la rue Friant. Les usagers des bus déplorent la grande dispersion des arrêts induisant un manque de lisibilité.

La place a pourtant une superficie conséquente et certaines fonctions actuelles comme le stationnement des autocars de tourisme pourraient être relocalisées. Parmi les premières pistes évoquées, on trouve ainsi l'agrandissement significatif des trottoirs et des traversées piétonnes. On évoque également la végétalisation de cet espace très minéral et une meilleure mise en valeur du remarquable square du Serment de Koufra (*La Page* n°123).

Pour les bus, la demande de déplacement du terminus des 38 et 92 de la rue du Père-Corentin vers la place est récurrente, comme la proposition de créer un vrai pôle d'échange de bus en deux plateformes lisibles, une pour les bus venant de l'intérieur de Paris, l'autre pour ceux venant de banlieue.

L'autre axe d'amélioration est de continuer la valorisation du quartier. L'ouverture d'une piscine en 2020 a été un premier signe (*La Page* n° 126-127), l'annonce d'une médiathèque dans les prochaines années le complète. Un plan de rénovation des logements sociaux est également annoncé ainsi qu'une maison de santé. Une meilleure visibilité de la statue du général Leclerc pourrait également y contribuer.

L'amélioration de la qualité et du confort des espaces publics est également attendue, compte-tenu du nombre important d'incivilités diverses (saletés, stationnement sauvage, supermarché envahissant, etc.). La création d'espaces associatifs pour favoriser les projets collectifs et citoyens revient aussi régulièrement. De nombreux enjeux sur lesquels *La Page* ne manquera pas de revenir.

Nicolas Mansier

Îlot Gaîté

Aperçus d'un chantier en voie de finition

● Le 5 mars 2015, la Maire de Paris signait le protocole d'accord relatif à la mise en œuvre du projet de restructuration de l'ensemble immobilier Gaîté-Vandamme avec la société foncière Unibail-Rodamco (*La Page* n°109). Plus de six ans après, où en sommes-nous ?

Le calendrier initial du chantier prévoyait l'ouverture de l'hôtel Pullman rénové mi-2019 et la livraison des « ateliers Gaîté », des bureaux, des logements et de la crèche à l'été 2020. À ce jour, seuls le magasin Darty et la bibliothèque municipale Benoîte-Groult, rue du Commandant-René-Mouchotte, sont ouverts, depuis 2019. Les autres échéances prévisionnelles sont dépassées de deux ans. L'ouverture de l'hôtel Pullman (957 chambres) ainsi que la livraison des 62 logements sociaux à la Régie immobilière de la Ville de Paris sont prévus en décembre 2021, tandis que s'échelonneront en 2022, l'ouverture et l'exploitation de la crèche de 40 berceaux en janvier, l'ouverture au public des commerces et parking en mars, et l'ouverture et exploitation des bureaux entre juin et septembre*.

© Frédéric Salmon

Une conjonction de facteurs imprévisibles a bouleversé cet échéancier : d'abord, les aléas liés à la nature du sous-sol parisien ; ensuite, la pandémie de Covid19, provoquant l'arrêt pur et simple des travaux durant la première période de confinement, puis leur reprise en mode dégradé, inhérente à l'application des protocoles sanitaires et aux difficultés de main-d'œuvre rencontrées par les entreprises. L'ensemble de ces imprévus a nécessité plus de 200 fiches modificatives de la part d'Eiffage Construction.

Un chantier spectaculaire

Cette opération de restructuration extrêmement complexe, parmi les plus importantes dans Paris intra-muros, s'est déroulée en deux phases : celle de la destruction totale ou partielle des bâtiments obsolètes (parkings, hôtel, commerces et bureaux) et l'édification de nouveaux immeubles d'un style radicalement différent. Lors de la phase de démolition, une noria d'engins de chantier de haute technologie ont excavé 12 000 m³ de terre, évacué plus de 20 000 tonnes de gravats, avant de couler plus de 10 000 m³ de béton. L'image d'une fourmilière monstrueuse vient à l'esprit, parfaitement ordonnancée dans la régulation logistique des flux de véhicules de toutes tailles et le ballet des corps de métier aux casques colorés.

Des moments spectaculaires ont ponctué la phase de construction : l'édification d'un bâtiment de chantier, la base de vie haute de huit étages, animée d'une fresque rappelant le déraillement et la chute d'une locomotive à travers la façade de la gare Montparnasse en 1895 (*La Page* n°120) ; l'héliportage de blocs de climatisation sur le toit de l'hôtel Pullman par un Superpuma au vrombissement assourdissant ; le montage de trois grues géantes avec l'aide d'engins hydrauliques qui déploient leurs flèches télescopiques, comme de gigantesques insectes sortis d'un autre monde ; une scène pittoresque, visible à travers l'immense baie vitrée de l'hôtel Pullman : pour fêter la fin du chantier d'Eiffage construction, une course de karts se déroule dans la salle plénière de 740 m², sans pilier et avec une hauteur sous plafond de 7 m, curieusement dénommée « ballroom ».

Ce mouvement perpétuel s'est accompagné, lors des démolitions, de la cacophonie des marteaux piqueurs, amplifiée par la chambre d'écho des volumes mis à nu, et des puissants brise roches hydrauliques, terreur des riverains, déjà réveillés trop tôt par le bip-bip lancinant des poids lourds en recul. À ces nuisances sonores s'ajoutent les contraintes imposées à la libre circulation des piétons par les emprises du chantier sur les trottoirs, particulièrement avenue du Maine, l'envol des poussières et la pollution lumineuse due à un violent éclairage nocturne du chantier, et de certaines parties des nouveaux bâtiments non encore occupés.

Le sens commercial en question

Unibail-Rodamco et Eiffage ont instauré un dialogue constructif avec les riverains grâce à une réunion mensuelle, parfois même hebdomadaire, sur le suivi du chantier. Ces rencontres permettent de donner du sens à cette période ingrate et de limiter dans la mesure du possible les nuisances, en tout cas de faire mieux comprendre leurs causes par une information adéquate. À cet égard, la physionomie du nouveau centre commercial se dessine peu à peu, à travers une première liste des occupants.

Parmi les commerces attendus sur les 40 000 m² qui leur sont consacrés, six occupent de grandes surfaces : Darty, Leclerc, Go Sport, Food Society, Truffaut, John Reed (Fitness de 3 700 m²). Les autres enseignes, dont une vingtaine d'ores et déjà déclarées sur plus de cent annoncées, sont de taille plus modeste ; l'ensemble comprendra aussi deux cabinets médicaux.

À la lumière des enjeux d'un urbanisme tourné vers l'écologie, les riverains se posent bien des questions sur l'îlot ainsi rénové, dont une essentielle. La densité marchande du nouveau quartier de Montparnasse, incluant la gare rénovée et la tour métamorphosée, va s'accroître. Il va en être de même des flux de véhicules de livraison ainsi que des piétons, qui y consomment, travaillent ou passent en transit. Dans quelle mesure cela est-il compatible avec la qualité de vie et l'urbanité auxquelles aspirent les habitants du quartier ? *La Page* ne manquera pas de revenir sur la question.

Frédéric Salmon

*Échéances susceptibles d'évoluer.

● Votre journal de quartier

Journal farouchement indépendant et sans subventions, *La Page* est publiée depuis 1988 par l'association de bénévoles L'Équip'Page.

Outre ceux qui ont signé dans ce numéro articles et photos, il y a des contributeurs invisibles, qui travaillent pour le site, qui cherchent l'information, ou qui corrigent.

En ce moment, l'Équip'Page recherche
– des vendeurs occasionnels pour accompagner des membres de l'équipe sur les marchés du 14e et vendre à la criée. Une expérience qui soigne la timidité !
– des responsables de dépôts : il s'agit de veiller à l'approvisionnement d'un lieu de vente de son quartier ;
– des correspondants dans les différents quartiers de l'arrondissement pour relayer des informations émanant des réunions publiques et/ou concernant des initiatives de toutes sortes.

Maquette : Carlos Sanchez Robredo

La Page www.lapage14.info fr-fr.facebook.com/lapage14 twitter.com/LaPage14

Entre deux numéros, des événements en cours sont sur www.lapage14.info

MEP_132_BAT.indd 4 24/10/2021 08:33

Embellir, Embellir !

● Septembre a vu la restitution publique des propositions des habitants.

Une nouvelle démarche dite « Embellir notre quartier » a été lancée par la Ville de Paris au printemps 2021 : dans chaque arrondissement, un quartier a été défini pour être le cadre de cette opération. Dans le 14e, il s'agit du Grand Montparnasse qui s'étend jusqu'à la mairie et recouvre donc une partie des quartiers de Montparnasse-Raspail, Pernety et Mouton-Duvernet.

Les habitants de ces trois quartiers (ou peut-être d'ailleurs) ont pris le temps d'arpenter les rues et de faire des propositions jusqu'en juillet. Mais s'agit-il vraiment d'esthétique ?

De bonnes idées sont retenues

La mairie d'arrondissement a organisé une réunion en visio-conférence le 23 septembre puis des rencontres sur le terrain dans les semaines qui ont suivi : au marché Edgar-Quinet, place Moro-Giafferri et au marché Jacques-Demy, les habitants pouvaient dialoguer avec la Maire et un ou plusieurs adjoints ; Juan Martinez, chargé de mission sur la « transformation de l'espace public », était aussi présent pour expliquer et commenter les documents.

L'esprit général des projets d'embellissement est lié à la végétalisation. On ne sait pas trop ce qui provient vraiment des propositions des habitants et ce qui correspond le mieux aux projets de la Ville de Paris… Le résultat présenté est plutôt positif, voire évident.

Des arbres devraient être plantés en pleine terre lorsque c'est possible* (rue d'Odessa et rue du Montparnasse côté nord, square Delambre, rue Pernety, rue Édouard-Jacques côté est). La végétalisation prendra la place des bandes de stationnement dans nombre de rues (Cels et Deparcieux, Saillard, Boulard, Brézin et Mouton-Duvernet, Huyghens, Raymond-Losserand, Pernety, Asseline, Texel, place de l'Abbé-Lebeuf). Les traversées piétonnes seront revues et améliorées, en particulier, le carrefour Edgar-Quinet, au débouché de la rue de la Gaîté, sera rendu piétonnier. Le stationnement devrait être supprimé rue Émile-Richard, remplacé par une piste cyclable et des trottoirs élargis ; cette rue serait fermée à la circulation automobile par des barrières.

Dans tous les cas, les services municipaux prévoient bien de réserver les espaces nécessaires de livraison et d'élargir les trottoirs. Le désencombrement des trottoirs devrait répondre aux souhaits d'une meilleure accessibilité pour les personnes à mobilité réduite. Au total, ce sont 25 % des places de stationnement de l'arrondissement qui seront rendus à un usage commun.

Tout reste à faire

La prise en compte des idées lancées par les quatorziens a été chiffrée et le budget global de ces travaux est de 5,5 millions d'euros (dont 50 000 € rien que pour le désencombrement des trottoirs). Il s'agit d'un budget spécifique, séparé des grands projets d'aménagement (forêt urbaine de la place de Catalogne, par exemple) et du budget participatif.

Mais pour le moment, il ne s'agit que d'orientations ; en effet, ces projets nécessitent esquisses et études des divers services, qui vont durer quatre mois. Donc les « petits » travaux sont annoncés pour le printemps 2022 et les travaux plus importants ne débuteront qu'à l'automne 2022. Nous sommes prévenus ! En attendant, pourquoi ne pas embellir le quartier en fleurissant nos balcons et rebords de fenêtres sur rue, pour ceux qui en ont la possibilité ?

Françoise Salmon

*Certaines rues, sous lesquelles passe le métro, par exemple, ne peuvent supporter la plantation d'arbres.

Inauguration festive d'un compost d'immeuble

© D.R.

Après des années de tergiversations en assemblée de copropriétaires, après le travail de plusieurs volontaires successifs, les habitants de la « barre Mouchotte » (le plus grand immeuble d'habitation de l'arrondissement) voient enfin un rêve se réaliser. Le 10 septembre, sous les averses, ils ont assisté à l'installation de leurs bacs de compostage dans le petit espace vert de leur immeuble. Inauguration joyeuse.

Hélène, maître compostrice, va suivre la mise en route et aider les référents composteurs pendant un an. Une liste d'attente est ouverte pour les nouveaux demandeurs…

F.S.

Les dix ans d'Arzazou

● Exposition artistique, ateliers thématiques, musique et lecture poétique.

Issue d'un collectif de plasticiens « nomades », des zazous de l'art, clin d'œil tendre à ces jeunes des années 40, l'association Arzazou a poursuivi son chemin de partage créatif, en montant des projets artistiques dans les établissements scolaires d'Île-de-France et en partenariat avec les rectorats. En novembre 2011, elle a posé ses bagages dans l'arrondissement, proposant des ateliers d'artistes pour tous publics.

Elle participe régulièrement avec la Mairie du 14e à de nombreuses manifestations culturelles, telles Le mois de la photo, ou Les journées portes ouvertes des ateliers d'artistes. Et elle poursuit avec un bel engagement sa mission Ateliers handi-art adaptés à tous les handicaps. En parallèle, elle expose des artistes classiques et contemporains, animant le 65 rue de Gergovie, de la diversité de leurs couleurs, de leurs formes et parfois, de leurs touches poétiques et musicales. Cette palette de talents nous sera proposée du 1er au 18 décembre prochain, en cette petite rue tranquille.

L'association se dit reconnaissante du fort soutien de ses adhérents qui lui a permis de reconduire cette nouvelle saison artistique, malgré toutes les difficultés rencontrées par les acteurs culturels. Heureuse aussi des liens amicaux et sociaux tissés avec les habitants du 14e, ce qui permettra de fêter ensemble ces dix années de découvertes et de travaux, en ce « petit lieu de liberté d'expression créative », comme l'indique la pancarte sur la devanture.

Marie-Lize Gall

Association Arazou - programme sur arzazou.blogspot.fr
Contact arzazou@gmail.com
Marché de Noël du 1er au 18 décembre 2021 – 65 rue de Gergovie (Bus 62)

Les Carrières Porte de Vanves

● Un relais éphémère d'art et de solidarité.

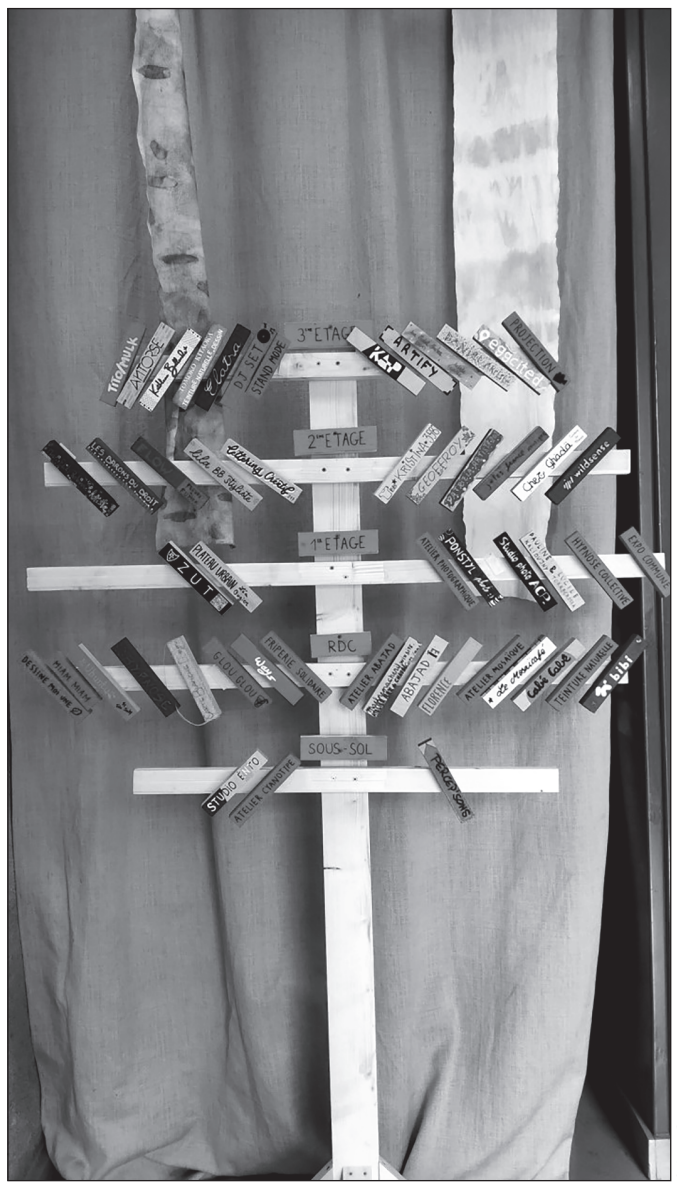
Dans le précédent numéro de *La Page*, nous évoquions les débuts d'un nouveau tiers-lieu, Les Carrières, 12, av. de la Porte de Vanves. L'immeuble, construit en 1924 en style art déco, appartient à la Régie immobilière de la Ville de Paris. Le dernier occupant en était l'Inspection générale des Carrières*, d'où le choix du nom. À ses débuts, il abritait une école d'infirmières privée. Ces Carrières témoignent d'une belle et forte résilience aux trois crises sanitaire, économique et de la transition écologique.

Plateau urbain, coopérative gestionnaire de dynamiques collectives, écologiques, sociales et solidaires, est déjà actif dans le 14e arrondissement : après Les Grands Voisins (*La Page* n°109) et l'Îlot Reille (*La Page* n°130), il continue sa mission culturelle, sociale et solidaire avec Les Carrières qui accueillent des créatifs de différents horizons, des Grands Voisins ou d'ailleurs dans Paris**. D'autres artisans/artistes ont été réinstallés d'abord à l'Îlot Reille entre l'automne 2020 et le printemps 2021, puis au centre mitoyen géographiquement, Lapostroff 3, av. Maurice-Thorez à Malakoff. Léa Ougier est seule responsable des deux sites, Les Carrières et Lapostroff.

Rentrée automnale sous le signe de l'arbre

Lors des journées du Patrimoine, en septembre dernier, Les Carrières ont ouvert leurs portes à tout public en présentant 51 artistes et artisans et onze associations. L'éventail des disciplines était large : art culinaire Ubuntu, hypnose, mosaïque, peinture, photo, vidéo, musique électronique, lettrage créatif, bijouterie artisanale, fripe solidaire, start-up numériques, immobilier solidaire, et même, BD enjouées et pédagogiques (auteur Astrid Boyer et Marion Besançon pour les dessins) mettant en scène les décisions de la Cour de Cassation ! Enfin, une diligente guide-conférencière, Florence Pillet, propose des promenades guidées sur la Coulée verte du 14e. Certains créateurs peuvent dispenser un enseignement artisanal et/ou artistique.

Ces portes ouvertes ont mis l'accent sur la célébration de l'arbre : dans le hall d'accueil, au rez-de-chaussée, se tenait, comme un arbre généalogique, un arbre factice de hauteur d'humain, dont les branches servaient de panneaux indicateurs pour les 65 ateliers à visiter sur cinq niveaux. Ensuite, une exposition au titre explicite Komorebi – ce mot japonais désigne la lumière du soleil traversant les arbres : 26 artistes plasticiens et peintres s'interrogent sur le couple minéral/végétal : des arbres dans des carrières… Dans l'exposition, ils répondent à la question « Que vous inspire un arbre abattu ? », mettant en scène des écorces et des troncs, tous ouvragés, ainsi que des feuilles. Il y a aussi des œuvres signifiantes : de Geoffroy Pallardy Hocquard, un tableau composé de feuilles d'arbres d'automne, illustre la beauté de l'éphémère saisonnier ; Patrizia Pic de Donno offrait un tronc d'arbre savamment sculpté, façon totem ; Nina Chataignier présentait des sérigraphies multicolores et des cyanotypes… Toutes ces œuvres témoignent d'un riche imaginaire. Enfin, un fonds documentaire exceptionnel sur la flore mondiale, géré par la revue trimestrielle du Conservatoire des collections végétales spécialisées, *Hommes et plantes*, était à consulter : une très bonne idée de Plateau urbain. Et cerise sur la terrasse végétalisée : l'on découvrait un astucieux potager sans terre : les plants de légumes baignent dans des canaux alimentés par des pompes !



© Léa Ougier

Avis aux amateurs : deux autres événements permettront de retourner dans ce chaleureux bouillon de culture, ou de le visiter une première fois lors de la Journée des Ateliers créatifs du 30 octobre, ambiance « Halloween », ainsi que pour l'événement le 14e des Fiertés, du 5 mars au 21 novembre. Quant à la friperie solidaire, elle sera ouverte les 23 et 30 octobre, les 6 et 13 novembre, les 4 et 18 décembre, de 12h à 17h. Le lieu fermera en principe en février 2022.

Brigitte Solliers

*Désormais au 86, rue Regnault 75013
**www.plateau-urbain.com

Le Musée de La Poste « nouvelle formule »

● Quartier Montparnasse, au 32 bd de Vaugirard dans l'arrondissement voisin.

Rouvert depuis le printemps 2021, après cinq ans de travaux et plusieurs confinements Covid, ce musée vous propose de découvrir son espace entièrement rénové au goût du jour, avec puits de lumière et vue exceptionnelle sur Paris depuis le 7e étage. Vous y découvrirez, sur trois étages, son fonds permanent, son exposition temporaire d'art « À la pointe de l'art, le timbre, un geste d'artiste » jusqu'au 1er décembre 2021, puis située au 1er étage, sa boutique de timbres de collection, livres d'histoire, de techniques artistiques et divers. Son programme d'animations d'automne (www.museedelaposte.fr/) vous invite à participer à ses ateliers d'arts plastiques (Europe des petits reporters, gravure, art postal, fête du timbre, thèmes art urbain, « Halloween », etc.), à ses journées soit nationales, soit mondiales, et fêtes. Vous pourrez même consulter son centre de ressources documentaires sur rendez-vous au 01 42 79 24 17/musee.centrederessources@laposte.fr, avec accueil personnalisé, ainsi qu'assister à des conférences au 7e étage (tout public), sous réserve d'inscription préalable.

Réservation par téléphone de 11 h à 17 h 30 sauf le mardi, soit par tél : 01 42 79 24 24, soit par mail reservation.dnmp@laposte.fr. La visite du musée et celle de l'exposition temporaire sont gratuites pour les moins de 18 ans. Ateliers, conférences payants pour tous les âges : 7 € plein tarif, 5 € tarif réduit. À ce jour, le passe sanitaire est demandé à l'entrée.

B.S.

MEP_132_BAT.indd 5 24/10/2021 08:34

De la zone à Bobino, Georges Brassens raconte « son » 14e

Suite de la page 1

Ça paraît renversant, mais je dois dire que je me plaisais dans ce genre d'atmosphère.

Tout ça commence à s'estomper dans une sorte de brume. Les gens qui étaient là, dans ces bicoques, c'était une faune particulière qui n'avait pas l'esprit mercantile ; c'était des types dont la mentalité était assez voisine de la mienne : ils trouvaient des trucs, ils ramassaient des trucs, ils les vendaient juste pour subsister, par esprit d'indépendance, quoi ! Ils étaient parfois un peu en marge de la légalité, mais vous savez, la légalité – quand on file la cloche, quand on n'a pas de quoi bouffer – on en prend un peu à son aise avec elle. En ce temps là, ce genre de morale n'était quand même pas très courant : elle n'avait cours que chez les gangsters, les truands et les types de mon espèce, les « en-dehors » on ne nous appelait pas encore les marginaux.

À cette époque, je vivais tout à fait parallèlement à la société ; sans m'en mêler et en en dépendant quand même par la force des choses. Maintenant, je suis encore un « en dehors », mais ça ne se voit plus.

Les chansons sont faites pour l'oreille.

Entre 1945 et 1952, avant que « ça marche », j'ai passé une grande partie de mon temps à la bibliothèque du 14e. J'ai trouvé dans les livres de la bibliothèque tout ce qui me manquait… J'avais eu une instruction normale, j'avais même fait trois ans de latin, mais dès que j'ai commencé à mettre mon nez chez les poètes, évidemment, je me suis aperçu que, sur le plan de la forme, ce que j'écrivais, ça pouvait se discuter. J'ai écrit, j'ai écrit, et puis un beau jour, quand ce que j'avais écrit m'a paru meilleur, j'ai commencé mes investigations. Par l'entremise d'un ami, un fleuriste, j'ai rencontré Jacques Grello* ; il s'est pris d'engouement subit en écoutant mes premières chansons… J'en avais une trentaine, et c'est parti tout de suite…

Il faut toujours donner des raisons : « pourquoi avez-vous écrit telle chanson ? » Mais j'en sais foutre rien ! Dans ma tête, il se passe des choses comme dans la tête de tout le monde. Et puis voilà, quoi ! Un beau jour, un mot s'amène, à la suite d'un travail inconscient, et une idée me vient que je note, et puis je l'oublie ou je crois l'oublier et l'inconscient continue, la met en place, trie, rejette, refoule des choses, en rappelle d'autres, les mélange, les marie, les dissocie, les fait se bagarrer…Quelque chose qui se bâtit petit à petit et ça devient une chanson.

Dans les années 30, les chansons couraient les rues : mes parents retenaient une chanson qu'ils avaient entendu fredonner par des inconnus et ma mère copiait toujours les chansons ; même à 65 ans, elle copiait encore *Aucune importance* de Luis Mariano. Toutes les chansons lui plaisaient, sauf les chansons paillardes et grivoises : ça lui a gâché la vie, les gros mots que je mettais dans mes chansons. Vous savez, on me reproche souvent de faire toujours un peu la même chose : « Ding, ding, dong… » Mais j'ai essayé de reconstituer cet état d'esprit qu'on avait avant : la chanson autrefois, on la retenait comme ça, on la retenait sans même savoir d'où elle émanait.

Du jour où j'ai commencé à être reconnu dans la rue…

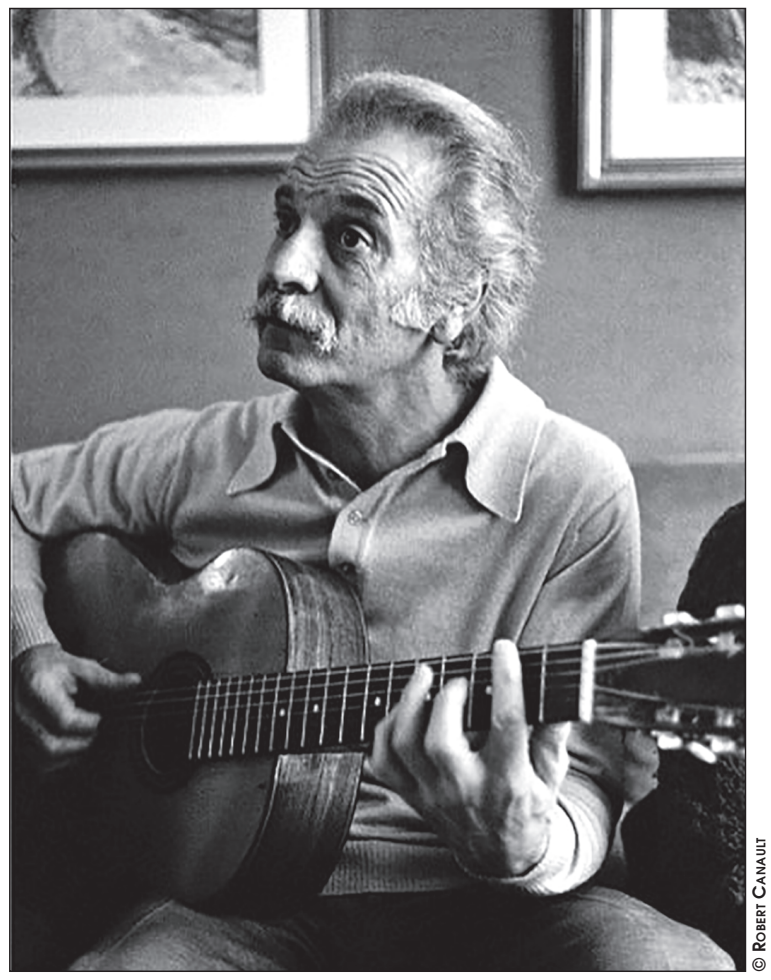
J'ai continué à vivre chez Jeanne comme par le passé, à deux ou trois petites différences près : on a fait installer l'eau (on ne l'avait pas), l'électricité et le gaz, avec mes premiers cachets. Marcel et Jeanne couchaient en haut ; moi je couchais dans la pièce du bas qui était à la fois la salle à manger, la cuisine, mon bureau, ma chambre, la salle de musique… J'ai bien sûr continué à vivre dans le 14e, mais du jour où j'ai commencé à être reconnu dans la rue, ma vie a forcément changé. J'ai cessé de me balader dans la rue de Vanves. Quand on est ainsi connu, il faut faire attention où on va traîner ses lattes, parce que tout est interprété. Vous me direz « Y'a qu'à s'en foutre »…

La rue de Vanves, ça n'a pas trop changé, mais ce n'est pas le cas de la rue d'Alésia. Ils ont foutu les Asphaltes* en l'air. Ils ont eu tort d'ailleurs, moi j'aimais bien ça, c'était chouette de voir ces espèces de bagnoles…Je les ai vues trainées par des chevaux…

À l'époque, on avait la paix, y'avait rien en face. Maintenant, y'a de grands ensembles. Alors, ça fout le bordel partout et puis ça enlève une grosse partie du soleil. Moi, l'après-midi, je me rappelle avoir pris des coups de soleil dans ma cour.

Et bien sûr, je me souviens de Bobino

À Bobino, ils avaient des matinées presque tous les jours. J'y allais souvent avec Jeanne et Marcel pendant la guerre ; on allait tout voir, j'aimais les chansons de Tino Rossi, de Maurice Chevallier, de Mistinguett… Je les aime toujours… Je fus dans les premiers à aimer Elvis Presley…



© Robert Canault

Je savais qu'un jour, je serai à l'affiche. Bobino est une salle qui me convient. Le public préfère me rencontrer à Bobino qui est un théâtre plus intimiste que les autres salles. Mes chansons sont faites pour les salles comme Bobino. C'est un type qui se lève et demande à ses copains d'écouter « sa dernière ». Bobino, c'est un peu ma maison.

Paru dans *Le 14e village*, n°15. Propos recueillis par Marie-Christine Lattes. Photo Robert Canault.

*NDLR – Pour les plus jeunes de nos lecteurs, quelques explications utiles :

Jean-Pierre Chabrol (1925-2001) était un romancier, journaliste à *l'Humanité* jusqu'en 1956, et grand ami de Brassens qui l'aida à acheter la maison où il pouvait écrire tranquillement et recevoir ses amis ;

Jacques Grello (1911-1978) était un célèbre acteur et chansonnier, familier du cabaret L'Écluse, quai des Grands Augustins ;

Les Asphaltes était une usine de goudron établie rue d'Alésia.

100 ans de Brassens, poète éternel

● Les archives du collectionneur Philippe Fagot.

Brassens et Fagot, personnages atypiques du 14e, seraient devenus des «copains d'abord» si le chanteur avait découvert la longue et précieuse collecte de documents et photos sur sa carrière, constituée, puis souvent revisitée sous forme de collages, par un jeune coiffeur de la rue Raymond-Losserand, tout aussi moustachu que lui. Ils se seraient confiés leur admiration pour La Fontaine qui traduisait la morale commune en poésie. Ils auraient relu Villon, Victor Hugo, Verlaine, Baudelaire …

Explorateur et photographe du 14e arrondissement

Nanti de son diplôme d'artisan coiffeur et habitant alors Montparnasse, il entre en 1971 dans un salon du 45 boulevard Brune, puis s'installe définitivement de 1977 à 2014 dans son propre salon de coiffure rue Raymond-Losserand. Ici, juste en face de l'église Notre-Dame du Rosaire, il retrouve la vie à laquelle il était habitué avec ses parents à Condé-en-Brie. Elle lui permet de côtoyer toutes les classes sociales, et d'en faire son spécifique miel. Passionné de patrimoine, il explore chaque coin de son nouveau village, les photographiant avec ce premier appareil offert autrefois par son oncle paternel pour les photos de famille.

La nostalgie gagne clients et visiteurs qui l'encouragent à poursuivre ses découvertes, lui révélant parfois des lieux insolites. Un jeu de piste s'installe, et «Aller chez Fagot», «Chez Philippe», et bientôt «chez Brassens» devient rapidement un rendez-vous incontournable, prometteur de belles amitiés, de rires et bons mots, de cet humour que le coiffeur partage avec «le poète éternel». La pancarte met à l'aise l'éventuel client à l'entrée du lieu, Ouvert à toute personne chevelue, vous êtes les bienvenus sans obligation de vous faire couper ou raser le poil. Et Philippe de confier «Cela plaît, les badauds s'interrogent et entrent, les clients reviennent, les causeries vont bon train, je me faisais des amis, curieux de nature, ils me font aussi découvrir l'histoire de ce quartier qui me passionne».

Ruelles, pans de murs, jardinets le conduisent aux fortifications de Thiers, à l'usine automobile Ballot, au ring du stade Jules Noël et ses combats de boxe, école de Puériculture, église Notre-Dame-du-Rosaire, et surtout une pépite qui fit grand bruit à l'époque, la chanson de Georges Brassens qu'il présentait lui-même comme un pied de nez à l'occupation allemande, «Entre la rue Didot et la rue de Vanves […] là où passait une belle Gretchen».

Brassens, tant de fois mis en scène

Astucieux et créatif, avec sa bonne humeur communicative, le jeune coiffeur anime de 1977 à 2014, son salon, rue Raymond-Losserand en une galerie ouverte à tous, salon où l'on cause, où l'on échange paroles et documents. Les expositions se succèdent, avec tous ces petits trésors glanés au fil des années : cartes postales, photos, brochures sur les divers thèmes du quartier. Ainsi, Plaisance, Didot, Vercingétorix, et cet autre moustachu, Georges Brassens. Il collectionne tout ce qui se rapporte au chanteur, disques, affiches de concerts, partitions musicales, couvertures d'ouvrages, articles de journaux, de revues.

La collection s'enrichit de dessins et caricatures dont celles de Cabu et Plantu, du cadeau d'Annette, fille de Doisneau, la photo de l'enseigne du bougnat Charbon et Café, rue R.Losserand. Elle se complète par le prêt du fonds documentaire de l'ami Pierre Onténiente. On reconnaît sur d'émouvantes photos en noir et blanc, tous les fidèles de la vie professionnelle et artistique du chanteur. Elles tapissent peu à peu la devanture et les murs de la boutique, avec celles du quartier.

Fagot est prêt pour une première exposition, «[…] elle est axée sur les anciens commerces de la rue Raymond-Losserand, photos prises avant et après.»

Ces archives franchissent la rue et sont bientôt présentées au cinéma 7 Parnassiens, puis à l'église du Rosaire, au Centre Culturel Marc-Sangnier et dans quelques Ehpad. On rencontre le photographe chaque année, appareil en bandoulière, aux Journées Brassens à la Mairie du 9e et dans le 15e arrondissement au Parc Georges-Brassens. En 2011, il le rend plus vivant encore en célébrant les 30 ans de sa disparition à la Mairie du 14e, comme il le fit en ce mois d'octobre 2021, à la Galerie 55 rue du Montparnasse pour le centenaire de sa naissance.

Un centenaire célébré de multiples façons

De nombreux événements ont fêté Brassens à Paris. Mais des festivités ont eu lieu aussi en Allemagne, où, infatigable, Philippe Fagot s'était rendu plusieurs fois. Ses recherches l'avaient conduit à Berlin, reçu par l'Association des amis de Georges Brassens qui poursuit son travail mémoriel, notamment sur le séjour du chanteur au Service du Travail obligatoire (STO). Chaque année elle en organise le Festival à Barsdorf qui s'enorgueillit de sa Georges Brassens Platz. «J'ai découvert ce lieu où une bibliothèque a été érigée en son honneur, portant son nom, ainsi que le piano précieusement conservé sur lequel il commença à composer, divertissant les copains du camp».

© Brigitte Soliers

Entre autres documents bien émouvants, figure une photo du trou dans la moquette lorsque, s'accompagnant à la guitare, son talon scandait la mesure au 9 impasse Florimont.

Marie-Lize Gall

Figures du 14e– suite

© France Dumas

La Page avait parlé du dernier ouvrage de François Heintz, écrit avec Béatrice Giudicelli et illustré par France Dumas, formidable galerie de portraits de «figures» de l'arrondissement, connues ou non. Après la disparition de notre ami François en avril 2019, c'est Alain Goric'h, autre membre de l'Équip'Page, qui a repris le flambeau, mais avec sa caméra et non sa plume. Le trio continue de découvrir des personnalités et les donne à découvrir sur youtube : Figures du XIVe arr. Paris. Certains portraits sont aussi publiés dans notre journal (Laureline Kuntz dans le n°130, A. Becker p.7)… Le dernier mis en ligne est un portrait de Jules Maeght et Vincent Schmitt, qui font encore tourner l'imprimerie Arte qu'évoque Aki Kuroda dans ce même numéro !

F.S.

MEP_132_BAT.indd 6 22/10/2021 07:25

Aki Kuroda, quatorzien de Kyoto

● Un pied dans sa culture d'origine, l'artiste de renom poursuit une œuvre polymorphe. Rencontre.

Nous avions croisé Aki Kuroda, dont les œuvres sont exposées dans le monde entier, fin juin, sur la place des Droits de l'Enfant, et avions convenu avec lui de faire plus ample connaissance… La rencontre a eu lieu dans son vaste atelier très clair et assez encombré de très grands tableaux terminés : niché au fond d'une cour de l'avenue du Général-Leclerc, loin de notre quotidien urbain et pourtant profondément ancré dans la ville, ce local était naguère une imprimerie.

Né à Kyoto en octobre 1944, Aki Kuroda se dit parisien. Pourquoi s'est-il installé dans le 14e arrondissement ? « Dans les années 20, la rue Daguerre était le *japanese village*. Mon oncle y vivait pour faire découvrir le cubisme aux Japonais. Les intellectuels de mon pays étaient très proches de la France. Lorsque j'ai eu vingt ans, alors que j'étudiais l'histoire de l'art à Kyoto, nous avons connu une fronde étudiante semblable à celle de mai 68. J'en ai profité pour venir en France. J'ai trouvé un petit studio rue Daguerre, au dessus du marché d'alors ; je participais à des happenings d'artistes parfois violents, mais jamais politiques ! ».

Fêtes et travail dans le 14e

Aki Kuroda est ensuite parti à New York pour continuer à se former et découvrir le monde de l'art, avant de revenir définitivement à Paris en février 70 avec sa femme, japonaise elle aussi – associée à la galerie d'art Louis Gendre à Clermont-Ferrand. Ils se sont installés d'abord en haut de la rue d'Odessa, puis dans un atelier de la rue Danville (tout près de la rue Daguerre). Pendant 30 ans, il a réussi à se faire connaître en travaillant avec la célèbre galerie Maeght : « Il y avait l'imprimerie du 13 rue Daguerre, où nous travaillions avec les écrivains et autres artistes de Montparnasse ; Miro y avait sa propre presse. Dans les cafés, grâce au hasard, j'ai connu Peter Handke, qui venait de Cachan, Wim Wenders, Pascal Quignard, et puis les filles de Sonia Rykiel, ou Christian Boltanski (1) qui venait de Malakoff pour faire ses courses.

Je me suis installé dans mon atelier actuel il y a une quinzaine d'années. Au même moment, l'appartement situé juste au-dessus était acheté par un astrophysicien aujourd'hui célèbre (2), qui est devenu un ami et qui a même travaillé avec moi pour ma revue. ».

D'autres artistes sont ses voisins, avec qui il assure avoir d'excellentes relations ! Mais toutes ces personnalités ne font pas que se rencontrer au « Verre siffleur » ou dans d'autres cafés, elles travaillent aussi ! Aki Kuroda crée des couvertures de livres et des frontispices pour les écrivains. Gallimard lui a demandé d'illustrer une édition spéciale de *Hamlet* de 50 dessins originaux. Il a créé deux fois l'affiche du festival d'Avignon. Mais il aime aussi travailler sur les décors de spectacles, comme il l'a fait pour l'Opéra de Paris.

© Françoise Salmon

Des styles qui se superposent

Aki Kuroda estime que son œuvre répond à des styles différents, mais qu'il ne veut pas nommer, par peur des « catégories » et surtout parce que ses styles s'entrecroisent, se recouvrent les uns les autres, par strates, sur un même tableau. Comme beaucoup de grands artistes, il a peint des séries qu'il nomme (par exemple *Cosmogarden*) et un thème vieux de vingt ans peut ressortir sur une création d'aujourd'hui, car il reprend certains tableaux et en « rajoute une couche » qui exprime l'épaisseur de l'histoire.

Il s'explique : « Ces styles permettent de voir mon œuvre comme un orchestre symphonique : on l'écoute dans son ensemble et non instrument par instrument. De même, il ne faut pas s'arrêter à une couleur (qu'on peut ne pas aimer), mais voir l'ensemble. » L'œuvre reproduite ci-contre correspond à son « style grec » qui remonte aux années 80 : ce n'était d'abord que deux lignes brisées, puis c'est devenu une silhouette de caryatide. Aujourd'hui, l'artiste la voit comme un espace de passage (entre deux falaises ?).

Ses toiles sont de toutes tailles, du petit format carré jusqu'aux toiles monumentales. Mais il a aussi beaucoup pratiqué la gravure et les travaux d'impression, grâce à l'imprimerie Arte du 13 rue Daguerre, qui appartient toujours aux éditions Maeght : contribution à la revue *Noise*, puis création de la revue *Cosmissimo*, de 1991 à une date oubliée, et qu'il ne s'est pas beaucoup préoccupé de vendre !

Aujourd'hui, le Japonais de Paris sent que l'âge le contraint : il ne fait plus de photos ; il trouve fatigant de manipuler de grands châssis de bois. Reportées, deux expositions de ses toiles vont avoir lieu, l'une à New York et l'autre à Tokyo. Il passe alors plus de temps à réfléchir à la diffusion de l'art : « Le marché se veut plus démocratique, en réalité il est horizontal. L'humanisme artistique est en recul, au profit d'une réponse à la demande nouvelle : beaucoup d'artistes, sortis des structures classiques, ne font plus que du street art, d'autres répondent à la demande des acheteurs "branchés" (les sportifs richissimes, les jeunes banquiers). Et pourtant, les plus graves problèmes de notre monde, comme celui de l'écologie, vont bien forcer les artistes à trouver des "passages" vers une autre expression. » Aki Kuroda en est là, il collabore en ce moment avec des architectes et avec le chorégraphe Angelin Preljocaj pour trouver de nouvelles expressions artistiques. Souhaitons-lui tout le temps nécessaire à ce travail.

Françoise Salmon

(1) Artiste décédé le 14 juillet dernier.

(2) Il s'agit de Jean-Pierre Bibring, « père » du robot Philae qui a été largué sur la comète Tchouri en 2014.

© Alain Goric'h

Écrits et délires – Andréas Becker

Installé en France depuis 1991, Andréas Becker, d'origine allemande, a choisi le français comme langue d'écriture de son premier roman. Comme il ignorait tout de ce langage, il avait suivi des études à la Faculté de Lyon tout en s'immergeant dans le vocable des journalistes de France-Info. Dix ans plus tard, il publiait coup sur coup *L'Effrayable* puis *Nébuleuses*. Des écrits teintés d'une intense inventivité linguistique.

Andréas Becker est profondément attaché au 14e arrondissement, entre Pernety et Montparnasse. Un quartier où a vécu Samuel Beckett, son quasi-homonyme, un de ses maîtres en littérature : « C'était un modèle pour moi. J'ai lu et relu l'intégralité de son œuvre traduite en anglais. Il a exprimé une vision extrêmement pessimiste du monde. C'est le seul petit différend que j'ai avec lui ». Andréas Becker partage son quotidien entre l'écriture, tôt le matin, et ses déambulations dans les rues pour bavarder avec des anonymes, échanger sur tout et rien. « J'aime les gens » avoue-t-il « surtout ceux qui souffrent ». Cette empathie envers les blessés anime les phrases qu'il aligne sur ses carnets de notes.

L'Effrayable le premier roman d'Andréas Becker (éditions de la Différence), est un livre noir peuplé d'inceste, de viols, de misère affective et intellectuelle sur trois générations. Le second ouvrage, *Nébuleuses*, est imprégné par l'univers carcéral de la famille. Le troisième, *Gueules*, est une immersion dans un hôpital où mutilés de la guerre et accidentés sont soignés par une infirmière qui prend les soins très à corps. « Naissent alors, au-delà de la solidarité de blessés, amitié, amour et tendresse dans un endroit où l'on ne s'attend qu'à l'abrutissement » précise l'éditeur (éd. d'En Bas). Andréas, lui, se souvient de ses dialogues avec les « gueules cassées » : « Je ne compte plus les fous rires que déclenchaient nos conversations brouillées par des mots inventés, abrégés ou rallongés, des phrases réinventées par défaut ».

Accompagner la fragilité

Dans *Nébuleuses*, Andréas Becker « entre dans la peau d'une femme qui trébuche sur un réel supposé », indique son éditeur, « Inventer son langage, traduire ses sensations physiques, ses émotions, son rapport animal, dénué de morale, primal, violent, tendre à l'autre, tel est l'enjeu de ce livre étonnant qui interpelle, heurte quelquefois, et fascine comme une part refoulée de chacun de nous ». L'actrice et réalisatrice Brigitte Mougin a adapté *Nébuleuses* au théâtre en 2015. Dans *Les invécus*, Becker questionne les limites de l'identité, la fragilité humaine et notre rapport au monde.

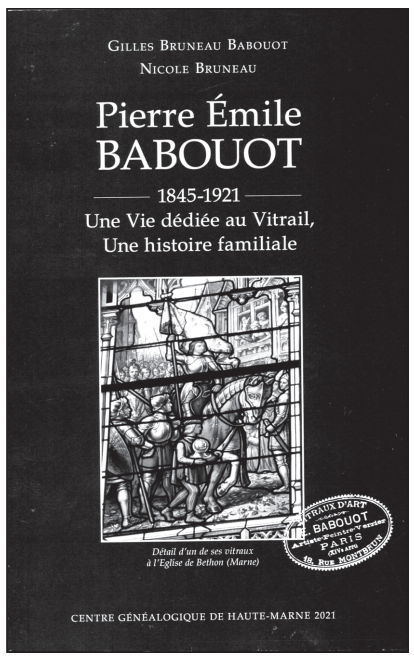
Enfin, *Alcool mon amour* (2021, éd. d'En Bas) est un récit inspiré par les histoires de personnes anciennement dépendantes. Andréas Becker y livre son vécu et sa libération de la maladie de l'alcool. « Rien n'est inventé, rien n'est gratuit, mais tout est toujours empreint d'une grande tolérance. » précise l'éditeur, « Il ne s'agit pas d'un déballage écœurant d'un destin individuel, mais d'une recomposition dans la nécessaire tension d'un récit littéraire ». L'auteur puise dans ses souvenirs d'enfance, quand la bouteille accompagnait le quotidien familial. Aujourd'hui, Andréas Becker s'implique auprès du Centre de Soins d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie (CAP 14). Il est aussi vice-président du Pen Club français, association qui rassemble des écrivains de tous pays attachés aux valeurs de paix, de tolérance et de liberté sans lesquelles la création devient impossible.

Alain Goric'h

Pierre-Émile Babouot, artiste peintre verrier

Il avait marqué le 14e de son empreinte dans les rues du Commandeur et Montbrun où se situaient ses ateliers. Un siècle après son décès, Pierre-Émile Babouot reçoit un hommage exceptionnel sous la forme d'un ouvrage dense et largement illustré. L'œuvre multiple de cet artiste-verrier dont la vie avait chevauché les XIXe et XXe siècles est intégralement reconstituée par sa famille.

Une vie dédiée au vitrail, une histoire familiale déroule le parcours de Pierre-Émile Babouot entre 1845 et 1921. Son arrière petit-fils, Gilles Bruneau, et Nicole sa compagne, en sont les auteurs principaux. Une douzaine de rédacteurs, membres de la famille, ont apporté leur pierre à l'édifice. Les souvenirs des uns et des autres émaillent l'ouvrage : « Les descendants connaissaient leur ancêtre de mémoire familiale, sans trop bien savoir qui il était et ce qu'il avait fait » explique l'éditeur, « L'idée d'en savoir plus est née d'un tableau reçu en héritage… ».



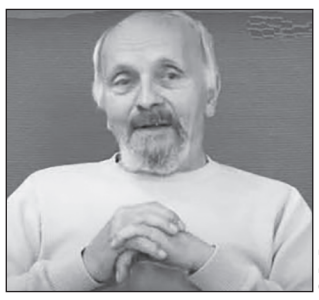
« Mon grand-père est l'artiste qui a fait les vitraux de Colombey-les-deux-Églises » avait fièrement déclaré la mère de l'auteur. Cartons et tiroirs ont ainsi livré une foule de souvenirs enfouis. Dessins, croquis, vitraux endommagés sont ressuscités. L'œuvre artistique de Pierre-Émile Babouot s'est alors révélée prolifique. En écumant l'Aube, la Haute-Marne, la Côte-d'Or, l'Yonne et Paris, les auteurs ont entrepris une enquête minutieuse qui a permis de restituer une documentation complète sur les vitraux qui parsèment ce territoire.

Les 200 pages de l'ouvrage en exposent la quasi-intégralité en replaçant leur réalisation dans leur contexte historique. « Après avoir lu le livre de Nicole et Gilles, vous ne regarderez jamais plus les vitraux de la même façon » affirme l'éditeur.

A.G.

Pierre-Émile Babouot-1845-1921, *Une vie dédiée au vitrail, une histoire familiale,* éd. du Centre généalogique de Haute-Marne, 2021, 25 €

Jacques Bullot



© D.R.

Jacques a été, pendant plusieurs années, un membre fidèle de l'équipe de rédaction de *La Page*. Il nous a quittés en juin dernier.

Chercheur au Cnrs sur l'étude des semi-conducteurs appliqués à l'énergie solaire, il a été aussi un auteur prolixe de romans policiers d'un genre nouveau, traitant, au-delà de l'intrigue, de sujets sociaux comme le nucléaire et l'environnement (*Du plutonium et des hommes*), la guerre d'Algérie (*Le souffle glacé du Djurdjura*) ou la vie de notre quartier (*Amour, Raspail, Vavin*). Il tenait aussi un blog. Il conservait aussi « des textes non publiés cherchant un éditeur ». Nous présentons à sa compagne nos très sincères condoléances et nos amitiés.

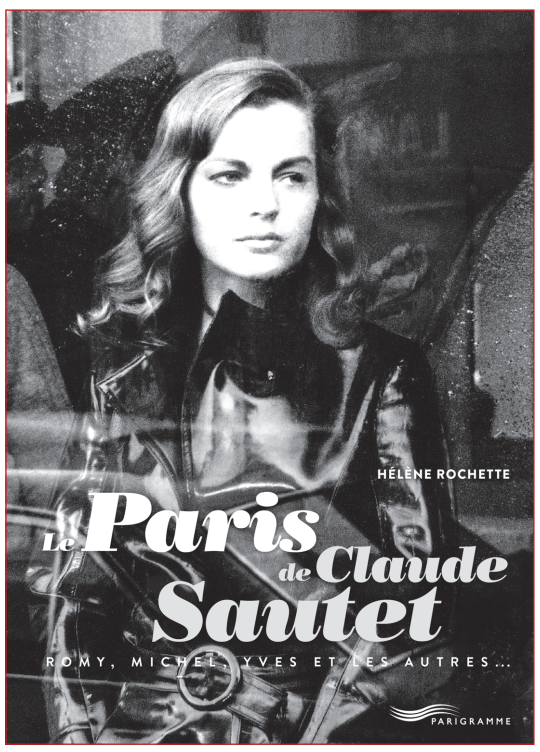
Dominique Gentil

MEP_132_BAT.indd 7 22/10/2021 07:25

Le Paris de Claude Sautet

Une promenade urbaine dans l'œuvre du cinéaste.

Après *le Paris de François Truffaut* paru en 2018, Parigrammes édite celui de Claude Sautet. Pour la sortie du livre, la librairie « la Chambre verte » située au 73 rue d'Alésia a organisé début septembre, une rencontre avec son auteure, Hélène Rochette. *La Page* était présente. Évitant le travers d'une biographie chronologique, elle nous convie à une balade dans l'œuvre du cinéaste. Le livre, divisé en six chapitres, va de son enfance à Montrouge, où il naît en 1924, à l'influence de la culture américaine dans son œuvre. Considéré comme l'héritier direct de cinéastes très français comme Renoir, Becker ou Carné, Claude Sautet était aussi un lecteur assidu de Faulkner ou Steinbeck et un fervent spectateur de Ford, Hawks ou Walsh. L'ouvrage est doté d'une riche iconographie (photos, affiches, dessins, documents de tournages), issue en partie des archives personnelles inédites d'Yves Sautet, son fils unique, dont quelques écrits intimes de Romy Schneider ou des commentaires de Graziella, son épouse, sur ses scénarii. Des entretiens avec Sandrine Bonnaire, Jean-Claude Carrière, Brigitte Fossey, Myriam Boyer… ainsi que de nombreux encadrés dont l'un sur *la Cambuse* enrichissent le livre.



Le cinéaste et le 14e

La Cambuse, un troquet anciennement nommé *Mieux ici qu'en face* était situé au coin de la rue Gassendi et de la rue Froidevaux. Jean Sautet, le père de Claude, après avoir exercé de nombreux métiers sans grand succès en reprendra la gérance de 1960 à 1964. Il décédera peu après en 1965. Claude Sautet confiera dans un entretien relaté dans le livre «… Je l'ai aidé à acheter sa licence. Pour une partie de la famille, c'était une déchéance… Moi, étrangement, j'y voyais une sorte de libération. Il trônait derrière le comptoir. Il buvait moins. C'était le nirvana, moins pour ma mère qui faisait la cuisine». Depuis 1990, c'est un restaurant spécialisé dans la cuisine du sud-ouest, *Chez Papa*. Ironie ou coïncidence, Claude Sautet, disparu en 2000, est enterré en face, au cimetière du Montparnasse avec pour épitaphe *Garder le calme devant la dissonance*. Phrase qui caractérise bien son cinéma, fait d'imprévus, d'inattendus dans la quotidienneté et aussi sa passion pour la musique. Autre lieu important de l'arrondissement pour le cinéaste est l'appartement de quatre pièces au septième et dernier étage, au coin du boulevard Brune et de l'avenue du Général-Leclerc. Claude et sa mère, Marguerite, s'y installent après guerre. Il y demeure jusqu'en 1952 et elle le conserve jusqu'à son décès, en 1978.

Les débuts de carrière

En 1951, c'est la rencontre avec Graziella, qu'il épouse en 1953. En 1954 naît Yves et en 1958 la famille emménage dans un grand appartement au 15 de l'avenue des Gobelins, sa dernière demeure.

En 1960 sort le premier film de Claude Sautet *Classe tous risques* avec Lino Ventura et Jean-Paul Belmondo, mais, manque de chance, *À bout de souffle* de Jean-Luc Godard est sorti quelques jours avant, succès pour l'un, échec pour l'autre. Il faut attendre *Les choses de la vie* en 1970, sur un scénario de Jean-Loup Dabadie, son principal collaborateur jusqu'à *Garçon !*, en 1983 et la rencontre avec Romy Schneider pour que vienne enfin la réussite. La comédienne au fort accent germanique deviendra le prototype de la parisienne libérée et de la séduction française. Jusqu'à sa disparition tragique survenue en 1982, elle incarnera le mythe de la femme moderne. Sur les treize films de Claude Sautet, cinq sont avec Romy Schneider, le dernier date de 1978, *Une histoire simple*. Un chapitre du livre, *La Parisienne libre et audacieuse* est consacré aux héroïnes féminines dans ses films. Après Romy Schneider, il tournera avec Sandrine Bonnaire, *Quelques jours avec moi* (1988) puis deux films avec Emmanuelle Béart, *Un cœur en hiver* (1992) et *Nelly et Mr Arnaud* (1995), son dernier film. Comme il a su capter les prémices de la crise économique des années 70 avec *Vincent, François, Paul… et les autres* (1974), il a parfaitement décrit celle du couple liée à l'émancipation féminine dans *Max et les ferrailleurs* (1971), *César et Rosalie* (1972), ou *Mado* (1976). Chez Sautet les femmes sont fortes et l'assument. Les hommes par contre cachent leurs blessures sous une apparente gaîté.

Un cinéaste urbain

Deux chapitres sont consacrés à Paris et sa banlieue. Claude Sautet est un cinéaste urbain qui a su parfaitement décrire l'ambiance des cafés parisiens et des discussions interminables autour d'un verre. On drague, on rit, on philosophe, on s'engueule, on en vient parfois aux mains mais tout finit par une tournée générale. Le café est aussi le lieu des premières rencontres amoureuses, des discussions houleuses entre amants et des séparations douloureuses. Tout le cinéma de Sautet est là, chantre des difficultés d'aimer et des amours adultérines. Un chapitre entier du livre est aussi consacré à la voiture « instrument moderne du destin ». Symbole de la société de consommation des trente glorieuses, elle est dans tous ses films et le reflet des années 70 ou la mortalité routière était très importante. Pour Sautet, le cadrage d'un couple à travers le pare brise d'une voiture s'adaptait très bien à son style de mise en scène comme celui de filmer les personnages à travers les vitres des cafés. Il fut très décrié par la Nouvelle Vague pour son classicisme, à l'exception de François Truffaut qui fit une critique élogieuse de *Vincent, François Paul… et les autres*. Pour la critique post-gauchiste des années 70, Sautet était un simple peintre de la France giscardo-pompidolienne qui réalise un cinéma bourgeois : un réactionnaire. Depuis, de l'eau a coulé sous les ponts et maintenant il est considéré comme un auteur majeur du cinéma français.

ARNAUD BOLAND

Hélène Rochette, *Le Paris de Claude Sautet*, éd. Parigrammes, 160 p, 2020, 19,90 euros.

Retour des cendres

Au carrefour de l'avenue de l'Observatoire et du boulevard Montparnasse, on connaît la statue du maréchal Ney devant la Closerie des lilas. À proximité, isolé au milieu de la circulation, se dresse depuis 1898 le monument allégorique dédié à Francis Garnier, dont le tragique destin est aujourd'hui bien oublié. Officier de marine, appartenant à la génération qui précéda celle de la colonisation, il fut en Indochine à la tête d'une expédition scientifique, comprenant géographe, hydrographe, ethnographe, botaniste, qu'on envoya en 1866-68 reconnaître et cartographier le cours du Mékong depuis Saïgon jusqu'aux confins de la Chine. De cet officiel et méthodique voyage d'exploration, Garnier tira une relation qui fit date et un précieux atlas. Il sera finalement tué au Tonkin en 1873, à 34 ans, par des soldats chinois insurgés, *les Pavillons noirs*. On le retrouva décapité, émasculé, le cœur arraché. Inhumé à Saïgon, il y resta jusqu'à la destruction du cimetière en 1983. Exhumés et incinérés, ses restes furent rapatriés et, fait inédit, placés en 1987 dans le socle même du monument portant son buste. Paix à ses cendres.

JEAN-LOUIS BOURGEON

© ALAIN GORIC'H

RETROUVEZ LE PROGRAMME DES CINÉ-CLUBS ASSOCIATIFS DE L'ARRONDISSEMENT SUR NOTRE SITE WWW.LAPAGE14.INFO

Où trouver *La Page*?

***La Page* est en vente à la criée sur les marchés du quartier (alternativement à Alésia, Brancusi, Brune, Daguerre, Edgar-Quinet, Coluche, Jacques-Demy, Jourdan, Villemain), au parc Montsouris et dans les boutiques suivantes :**

Square Auguste-Renoir
Le Jardin des couleurs

Rue de l'Abbé-Carton
n° 51, La Table des Matières

Rue d'Alésia
n° 1, librairie L'Herbe rouge
n° 73, librairie La Chambre Verte

Rue Boulard
n° 14, librairie La petite lumière

Boulevard Brune
n° 183, librairie papeterie Brune
n° 134, librairie presse

Marché Brune
Mamadou Der, tous les dimanches à l'entrée du marché

Place Constantin Brancusi
n°4, boulangerie Un pain à part

Rue Daguerre
n° 61, bouquinerie Oxfam
n° 66, café Naguère

Rue du Départ
n° 1, kiosque Mireau

Rue Didot
n° 104, La Panaméenne
n° 108, Maryland
n°103, boulangerie

Boulevard Edgar Quinet
n°33, Tikibou.

Rue du Général-Humbert
n° 2-4, Compagnie Bouche à bouche

Avenue du Général-Leclerc
n° 8, kiosque
n° 44, kiosque Liza
n° 94, kiosque Jean-Moulin

Avenue du Maine
n° 165, tabac de la Mairie
n° 84, kiosque Gaîté

Rue du Montparnasse
n° 41, papeterie Montparnasse

Rue du Moulin-Vert
n° 31, librairie Le Livre écarlate

Rue Niepce
n°17, Carrefour City

Rue d'Odessa
n° 20, librairie d'Odessa

Rue des Plantes
n° 38, tabac des Plantes
n° 44, boulangerie

Boulevard Raspail
n° 202, kiosque Raspail

Rue Raymond-Losserand
n° 72, kiosque métro Pernety
n° 120, Au plaisir des yeux
n° 159, Horizon-Presse

Boulevard Saint-Jacques
kiosque métro Saint-Jacques

Rue Sainte-Léonie
n° 8, Le Moulin à Café

Rue de la Tombe-Issoire
n° 91, librairie

Au Studio Raspail, la servante est là

Une servante est une petite lampe qui manifeste de manière tangible que les Dieux tutélaires du théâtre veillent. Posée sur un haut pied, elle reste allumée quand le théâtre est déserté entre deux représentations.

Régulière, permanente, c'est elle qui veille lorsqu'il n'y a plus personne. Après plus d'une année sans théâtre et sans festival 2020, le Studio Raspail rouvre ses portes et le rideau se lève… La 22e édition, resserrée, du festival de théâtre amateur de Paris se déroulera du 2 au 6 novembre dans ce lieu magique, 216, boulevard Raspail.

Programme : à 20h30

2 novembre *Agnès Belladone*
de Jean-Paul Alègre (Cie du Message)

3 novembre *Juste la fin du monde*
de Jean-Luc Lagarce (Théâtre sur Cour)

4 novembre *Gregor écrivain*
de Bertrand Pascual (Cie Astyanax)

5 novembre *La petite pièce en haut de l'escalier*
de Carole Fréchette (Les Drôles d'oiseaux)

6 novembre *Comme s'il en pleuvait*
de Sébastien Thiery (Les Comédiens de la Tour)

Studio Raspail – 216, boulevard Raspail – Pass : 30 € pour 5 spectacles – 1 spectacle 10 €
Réservation : resa-festivaldeparis@fncta.fr

La Page
est éditée par l'association
L'Équip'Page :
MVAC 14-22, rue Deparcieux.
www.lapage14.info – 06 60 72 74 41.
contact@lapage14.info
Directrice de la publication :
Muriel Rochut
Commission paritaire 0623G83298
Impression : Rotographie,
Montreuil. Dépôt légal :
Octobre 2021

MEP_132_BAT.indd 8 22/10/2021 07:25